

LA RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements. Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
LYON

FRANC-PARLER

En présence du branle-bas belliqueux qui secoue la moitié de l'Europe, notre politique intérieure ressemble un peu aux ouvriers lyonnais : elle est sans travail, elle chôme.

Tous les regards braqués sur l'Orient, tous les esprits tournés du côté du Danube et du Pruth, ne prêtent qu'une attention médiocre aux événements et aux choses qui nous touchent cependant d'assez près.

La rentrée des Chambres intéresse moins que la rentrée des quarante sapeurs russes sur le territoire roumain, et les agissements du ministère pâlisent auprès des proclamations du duc Nicolas ou du pacha Kérim.

Sous la menace des événements extérieurs, devant l'inquiétude des éventualités guerrières, on ne s'inquiète que faiblement de ce qui se passe à Versailles ou à la place Beauveau ; on ne songe plus à bécotter M. Jules Simon sur son moulinet administratif raté, ni à critiquer M. Martel sur ses modifications judiciaires non moins ratées.

En dehors des hydrophobies cléricales, il y a une sorte de consentement unanime à ne point tourmenter le gouvernement, à ne point susciter de difficultés au cabinet, à lui laisser toute sa lucidité d'esprit, toute la plénitude de son sang-froid et toute l'acuité de son intelligence pour faire face aux complications possibles d'outre-Manche, et surtout d'outre-Rhin.

Ce sentiment de réserve politique ne saurait être assez loué et encouragé.

Il est évident que nous avons trop à

nous garer contre les querelles d'allemands, pour nous laisser aller à des querelles ministérielles, et ce n'est pas lorsque M. de Moltke demande des crédits supplémentaires et dénonce d'un ton hautain les armements de la France, quel'on doit songer aux crises de cabinet.

Non, mais il ne faudrait pas cependant abuser de la situation pour s'abandonner à une indifférence absolue, pour fermer complètement les yeux sur les faits et gestes de nos Excellences.

Il ne faudrait pas que M. Jules Simon se servit du dérivatif oriental comme d'un prétexte propre à ajourner indéfiniment toutes les réformes et tous les progrès, comme d'un soporifique destiné à plonger dans une léthargie profonde toutes les aspirations républicaines du pays.

Nous avons signalé plus haut la déception légitime causée par le mouvement administratif et judiciaire, qui est plutôt un mouvement en arrière qu'un mouvement en avant ; tout le monde s'étonne de la mollesse apportée par le gouvernement à réprimer l'émeute ultramontaine ; les esprits les plus impartiaux et les plus modérés établissent des rapprochements fâcheux entre cette indulgence inexplicable et les rigueurs déployées contre les journaux républicains. Partout on voit apparaître l'enseigne de « profondément conservateur », mais le drapeau de « profondément républicain » ne se voit nulle part et reste dans ses plis.

Comment ne pas se plaindre de ce défaut d'équilibre et de ces tendances à rebours ? Comment ne pas pousser du coude le président du Conseil, en lui disant, avec toute la modération qui convient :

faire envoyer des correspondances spéciales par un collaborateur logé aux Batignolles ou à Chaponost.

Ce système présente plusieurs avantages dont voici les principaux :

1° Les lettres arrivent toujours régulièrement, étant mises au bureau de poste voisin, et le lecteur n'attend jamais les renseignements et les nouvelles auxquels il aspire ;

2° Le correspondant commodément installé dans son cabinet, ne risque ni de dérailler en chemin de fer, ni de tomber de cheval, ni de périr en mer, de sorte que rien ne laissera à désirer au point de vue hygiénique et sanitaire ;

3° Le style des correspondances est infiniment plus correct, plus net et plus châtié. Un reporter obligé d'écrire tantôt sur une mauvaise table d'auberge, tantôt sur une prolonge d'artillerie, n'a pas le loisir, on le comprend, de serrer la syntaxe de très-près, ce qui l'expose à des solécismes ou à des barbarismes affligeants pour la considération de son journal ;

4° La composition typographique est vierge de non sens, d'erreurs et de coquilles, puisque le correspondant sédentaire peut corriger des bords de la Seine ses épreuves datées des bords du Pruth.

On pourra objecter peut-être que les informations du correspondant sédentaire manquent d'exactitude géographique, de précision topographique ou de couleur locale.

C'est là une grave erreur. Pour peu qu'il ait soin de se munir d'une bonne carte et de deux ou trois ouvrages spéciaux, le correspondant sédentaire donnera aux lecteurs des renseignements d'une précision irréprochable, décrira chaque ville, chaque bourg, chaque village ; indiquera le tracé des routes et des lignes ferrées avec leurs tenants, aboutissants, embranchements, etc.

De plus, et c'est sur ce point que nous insistons, le correspondant sédentaire ne devra jamais écrire

— Eh, signor Jules Simon, vous vous oubliez ! Où sont vos promesses, où sont vos discours, où sont vos engagements ? L'horizon oriental vous occupe, les brouillards du Rhin vous inquiètent, nous comprenons cela ; mais, ce n'est pas une raison pour regarder constamment en l'air et imiter l'astrologue de la fable. Surveillez un peu le terrain qui est sous vos pieds ; il y a des traquenards, des pièges à loup, des chausse-trappes ; prenez garde d'y tomber et de verser dans les ornières !

Quel que soit le souci qu'inspire notre situation extérieure, en effet, cette situation ne s'aggravera pas, parce que le ministère accentuera sa politique dans le sens de la majorité républicaine de l'Assemblée, parce qu'il se montrera plus résolu et plus ferme vis-à-vis des menées factieuses des cléricaux en délire.

Croyez bien que M. de Bismark ne sortira pas plus menaçant de sa retraite de Varzin, parce que l'on aura révoqué quelques préfets monarchistes et mis en leur place des préfets dévoués à la République ; ce n'est pas la mise à pied d'une douzaine ou d'un quarteron de magistrats bonapartistes qui soulèvera l'Allemagne hors de ses gonds ; l'empereur Guillaume ne nous jettera pas cinq cent mille Prussiens sur le dos ou sur les flancs pour rétablir en son siège un de Bailleul quelconque, et M. de Moltke ne créera pas cent autres emplois de capitaines à seule fin de venger Thomas-Casimir ou l'évêque d'Angers d'une correction méritée.

Pourquoi donc hésiter, pourquoi tergiverser et faire languir l'opinion publique, qui attend du ministère républicain autre chose que des paroles dorées et des circulaires mielleuses ?

Une lettre sans la bourrer des noms les plus bizarres, les plus inconnus et les plus barbares qu'il pourra dénicher dans les atlas de géographie :

Kichenef, Kalafat, Widin, Wilna, Choumla, Toulitcha, Soulina, Kladova, Krajova, Unghent, Pitecht, Plojocht, Tourtounkaï, etc.

Devant cette avalanche de mots impossibles à prononcer, l'abonné le plus incrédule ne pourra manquer de s'écrier : « Mon Dieu ! que ce correspondant est bien informé ! Et comme on voit bien qu'il a parcouru toutes ces villes pour écrire leurs noms aussi couramment !

Nota. — Avant de commencer sa campagne épistolaire, le correspondant sédentaire fera bien d'acheter ostensiblement pour cent cinquante francs d'équipements de voyage, sacs de nuit, peau de bique, bottes à l'écuylère, etc., et il se gardera soigneusement de se promener sur les boulevards ou d'aller prendre son absinthe au café de Madrid, entre deux lettres de Roumanie. Cela nuirait à l'illusion.

Le correspondant tacticien

Celui-là convient aux journaux graves qui se piquent de hautes connaissances militaires.

Négligeant les détails topographiques, les indications géographiques auxquelles se complait le correspondant sédentaire, le reporter tacticien ne s'occupera que des grands mouvements de corps d'armée, non-seulement pour les décrire, mais encore pour les discuter, les critiquer et surtout les conseiller.

Voici d'ailleurs un modèle de correspondance qui fera comprendre mieux que toutes les explications comment le correspondant tacticien doit remplir sa mission.

« Mon cher Directeur,

« Ainsi que je vous le faisais pressentir dans ma dernière lettre, le corps principal de l'armée russe s'est ébranlé hier, à 7 heures 45 minutes du

Ah ! nous le savons, à défaut du croquemitaine prussien, Jules Simon, homme de précaution, a un autre fantôme à son service. Ce fantôme ou ce spectre, comme vous le voudrez, est le spectre de l'ordre moral, que le trop malin ministre nous montre gigadant derrière lui :

— Prenez garde, dit-il confidentiellement aux fâcheux qui le sollicitent : ne me tourmentez pas, ne m'ennuyez pas, ne me poussez pas inconsidérément dans une voie politique dangereuse où mon portefeuille pourrait sombrer, car après moi, sachez le bien, le Maréchal n'ira plus en avant, mais arrière ; après moi il n'y a qu'un ministère possible, — le ministère de Broglie ! (Ici tremolo à l'orchestre et tonnerre dans les coulisses.)

Parbleu, l'argument est habile et nous comprenons qu'il porte avec une mise en scène suffisante. Un ministère de Broglie est peu fait pour séduire, et à tous égards on conserverait indéfiniment un ministère Jules Simon, pour ne pas tomber sous la coupe du duc intrigant et retors qui traite la liberté comme tout renégat traite ses premières croyances : à coups de sabre et d'état de siège.

Seulement permettez, en dépit des prédictions sinistres du président du Conseil, nous ne croyons pas tant que ça à l'éventualité d'un ministère de combat, nous n'y croyons même pas du tout.

Quand une bête venimeuse a été écrasée, comme le fut l'ordre moral sous le talon du suffrage universel, il est douteux qu'elle puisse ressusciter et nous menacer encore de ses morsures.

La politique des Broglie, des Buffet, des Fourtou est morte et bien morte. Après avoir prouvé son impuissance

matin, pour franchir le Danube à Roustchouk. Il y a là une faute capitale que je ne m'explique pas. Au lieu de s'avancer en masses profondes, difficiles à faire évoluer rapidement, les Russes auraient dû diviser leurs forces et tenter simultanément le passage du fleuve sur plusieurs points à la fois : Nicopolis, Sistowa, Tartokoi, Silistrie, Hissova.

« Rien n'était plus simple : en faisant marcher la huitième division au centre, la cinquième à droite, la seconde à gauche, pendant que la troisième constituerait la réserve, que le onzième et le quinzième régiment de cosaques éclaireraient la marche, et que l'artillerie protégerait les hauteurs par ses feux croisés, il devenait excessivement facile de mener à bien cette grande opération.

« Si elle échoue, les Russes ne pourront en accuser qu'eux-mêmes et leur dédain incroyable pour les conseils que des gens expérimentés comme votre serviteur ne cessent de leur prodiguer. »

Le correspondant tacticien n'est pas tenu, cela va sans dire, d'assister de sa personne aux opérations militaires qu'il décrit si savamment, il peut être sans le moindre inconvénient : sédentaire et tacticien.

Le correspondant fantaisiste

Spécialité des journaux à blagues, comme le *Figaro*, le *Gaulois*, etc. Le correspondant fantaisiste bourré jusqu'au cou de recommandations intimes pour tous les hauts personnages, ne donnera jamais que des renseignements puisés dans le tiroir même du grand-duc Nicolas ou dans le portefeuille de Kérim-Pacha.

Exemples — N° 1. — « C'était après dîner, nous fumions un cigare avec le grand duc, et je venais même de lui offrir du feu, lorsqu'il me dit d'un ton mystérieux : « Tenez, puisque vous êtes le correspondant du journal le mieux informé de Paris, je veux vous communiquer un document

FEUILLETON DE LA RENAISSANCE

CONSEILS AUX REPORTERS

A peine les hostilités sont-elles ouvertes, que déjà la plupart des journaux annoncent le départ de leurs reporters sur le théâtre de la guerre.

Nous allons donc assister à une course d'informations, de renseignements et de nouvelles, où chacun de nos confrères du grand format s'efforcera de dépasser le voisin d'une longueur de télégramme et d'arriver beau premier à ce poteau du journalisme qui s'appelle : le lecteur.

Le moment est venu par conséquent d'adresser aux correspondants « spéciaux » qui se lancent dans la carrière, quelques conseils bien sentis, quelques avis utiles que nous dicte notre vieille expérience.

A cette fin et pour apporter plus de précision et de clarté dans nos enseignements, nous diviserons les reporters guerriers en plusieurs catégories distinctes, où chacun pourra trouver les indications qui conviennent le mieux à ses aptitudes particulières.

Le correspondant sédentaire

C'est l'espèce la plus commune. Tous les journaux n'ont pas les moyens en effet de dépenser vingt-cinq mille francs pour envoyer un rédacteur paillard dans les bous du Danube, à la suite des bagages russes. Dans ces conditions, le moyen le plus économique et le plus simple, consiste à se

par la quadruple chute de son chef le plus autorisé, elle ne saurait se relever sur ses jarrets brisés ni se soutenir sur ses reins cassés.

Lorsque les ministres d'une réaction omnipotente, ayant tous les atouts en main, possédant et la majorité du parlement, et l'appui du pouvoir, et la poigne des préfets, n'ont pu arriver qu'au plus piteux avortement, n'ont pu faire sortir que la République de leurs combinaisons bâtarde et de leurs intrigues sans vergogne... Que voulez-vous qu'ils tentent aujourd'hui ? Que voulez-vous qu'ils essaient devant une assemblée républicaine, devant un suffrage universel dont chaque manifestation marque une volonté plus ferme et une attitude plus énergique ?

Ce n'est pas avec le fragile soutien de la majorité douteuse du Sénat que les conseillers intimes du Maréchal oseraient se lancer dans des aventures où ils ont échoué pitoyablement, malgré toutes les forces dont ils disposaient.

A ce point de vue, les inquiétudes de M. Jules Simon ne sont donc que des fantasmagories et des chimères.

Il faut veiller sans doute, il faut avoir l'œil aux aguets et ne pas permettre à la réaction cléricalle de prendre quatre pieds là où elle n'en a qu'un.

Mais ce sont précisément ces précautions qui exigent de la fermeté, de la décision et de la vigilance.

La crainte d'un danger ne doit pas nous troubler au point de faire oublier l'autre.

Il ne s'agit pas de s'endormir et de s'asseoir entre deux invasions, mais de tenir tête aussi bien aux projets problématiques des Prussiens, qu'aux empiètements certains des Jésuites.

JACQUES BARBIER.

POLITESSES PERDUES

L'excès en tout est un défaut, dit le sage. Si quelqu'un doit aujourd'hui méditer sur cette maxime, c'est assurément M. Martel, garde des sceaux et ministre des cultes par surcroît.

En réponse aux prétentions factieuses de M. Freppel, évêque d'Angers, en réponse aux épîtres inconvenantes et aux circulaires illégales de M. Thomas-Casimir Ladoue, évêque de Nevers, — le garde des sceaux se permet d'écrire deux circulaires empreintes de la plus grande déférence, du plus profond respect et de la plus haute considération pour ces fonctionnaires délinquants. Il leur demande presque pardon de la liberté grande, et semble invoquer des circonstances atténuantes pour sa hardiesse.

Que dis-je, non content de ces marques

« confidentiel dont vos quinze cent mille lecteurs se pourlécheraient. »

« A ces mots, le grand-duc ouvrit un petit coffre en fer dissimulé dans une encoignure et en tira le plan secret des opérations de la campagne. C'est ce plan que je vous adresse. Venant d'une telle source, je n'ai pas besoin de vous garantir son authenticité, etc., etc. »

N° 2. — « Abdul-Kérim, que j'ai beaucoup connu jadis quand nous déjeunions ensemble chez Brébant, m'a fait le meilleur accueil. Je n'attendais pas moins d'un ancien compagnon de baccarat. »

« Vous voudriez des nouvelles, mon gaillard, m'a-t-il dit en me tapant sur le ventre ? »

« Dame ! Pensez-vous que l'on fait trois mille kilomètres pour le plaisir de venir se crotter dans vos marais ? »

« Eh bien, attendez. »

« Aussitôt, Abdul-Kérim plongea la main dans sa poche et me mit sous les yeux le texte même de la dernière délibération du conseil de guerre. »

« C'est ce texte que je vous envoie. Venant d'une telle source, etc. »

N° 3. — « On a beau dire, les femmes ont du bon. Savez-vous quelle est la recommandation qui m'a permis d'arriver jusqu'à l'Empereur de Russie ? une lettre de la Patti ? A ce nom magique, toutes les portes se sont ouvertes, toutes les barrières se sont abaissées, et S. M. Alexandre s'avançant vers moi, les mains tendues, m'a dit en français avec une bonne grâce charmante : « Un ami de madame de Caux ! Soyez le bienvenu ! Où en est le procès de cette chère marquise ? »

« Sire, lui ai-je répondu d'un ton grave, permettez que je sollicite de Votre Majesté quelques renseignements précis sur le conflit qui menace la paix européenne. »

« Tout ce que vous voudrez, mon ami, mais avant, vous allez déjeuner avec moi. Deux œufs et

d'humilité, M. Martel pousse la condescendance jusqu'à ne pas rendre publique sa lettre à Thomas, craignant de froisser les susceptibilités de Casimir....

Pensez-vous qu'on lui sache gré dans le clan clérical de cette courtoisie et de cette politesse ? Pensez-vous que les évêques, traités avec tant de douceur après leurs violences, soient sensibles à ces ménagements d'un ministre trop aimable et d'un homme trop bien élevé ?

Ah ouiche ! Thomas-Casimir, de Nevers, aussi bien que Freppel, d'Angers, ne tirent parti de cette modération que pour se montrer plus arrogants que jamais.

Loin de se rendre aux raisonnements émollients du garde des sceaux, loin d'accepter la mercuriale dorée, les remontrances mielleuses qu'il leur adresse confidentiellement, ces deux messieurs se campent le poing sur la hanche, plantent leur mître sur l'oreille et font répliquer par leurs journaux au trop poli garde des sceaux :

1° Qu'il est un ignorant ;

2° Qu'il n'entend rien à la question ;

3° Qu'il se mêle de ce qui ne le regarde pas ;

4° Que les évêques sont maîtres de faire ce qui leur plaît et d'écrire ce qui leur convient ;

5° Qu'ils se moquent de ses admonitions comme d'une guigne ;

6° Et que si après tout, M. Martel n'est pas content, il peut s'en aller promener.

Et voilà ! Tel est le beau profit que le ministre des cultes retire de son excès de condescendance ; telles sont les répliques grossières que lui vaut la courtoisie respectueuse de son attitude.

Thomas-Casimir et les autres qui ne connaissent pas encore les premiers éléments de la civilité puérile et honnête, n'ont vu derrière les ménagements du ministre qu'un signe de faiblesse et d'impuissance ; leur audace s'en est accrue d'autant, et nous assistons depuis huit jours au spectacle étrange d'un garde des sceaux méprisé, dédaigné, injurié même, pour n'avoir pas compris que vis-à-vis de certaines individualités et de certains caractères, il faut tenir le verbe haut, le commandement sec et le poignet raide.

Mais non, le gouvernement de la République aimable a voulu pousser l'amabilité jusqu'à ses extrêmes limites, et il en reçoit le prix en insolences.

Nous ne dirons pas : c'est bien fait ! Mais nous dirons : il fallait s'y attendre.

M. Martel et ses collègues ont dû pratiquer assez le cléricalisme et ses œuvres pour savoir que les adeptes de cette secte sont d'autant plus violents, d'autant plus intolérants, d'autant plus grossiers que l'on est doux, modéré et poli avec eux. — Quand un prélat dévoyé de son diocèse reçoit du comte de Chambord une lettre sèche, ainsi conçue :

« Monsieur l'évêque, »

« Je n'ai cure de vos conseils et je vous prie de les garder pour vous. »

Ledit prélat plie l'échine et ne répond mot.

Quand un évêque soufflant la haine et la

une côtelette, pas autre chose ! A la guerre comme à la guerre ! »

« Et voilà, mon cher Directeur, comment je puis vous transmettre une conversation dont la gravité ne vous échappera pas. »

Le correspondant tragique

Le correspondant tragique convient aux gens qui recherchent les émotions. Son devoir est de s'écrire jamais que sur la peau d'un tambour, au milieu d'une grêle de balles.

Le correspondant tragique ne manquera jamais de semer adroitement dans ses lettres, quelques incidents de nature à donner un petit frisson au lecteur impressionnable.

« Je suis forcé de m'interrompre quelques minutes, la fumée de la bataille est si épaisse qu'elle me permet à peine de distinguer ce que j'écris. » Ou : « Ne vous étonnez pas de la déchirure de mon papier, c'est un éclat d'obus qui vient de le trouer en effleurant ma joue. Deux centimètres de plus et votre correspondant n'aurait plus de tête. »

Où encore : « Un coup de pied de cheval vient de renverser mon unique ancêtre, et je suis obligé de tremper ma plume dans le sang d'un pauvre Cosaque qui râle à mes côtés. »

L'avantage des correspondances tragiques, c'est qu'elles peuvent être préparées de longue main, et qu'elles n'exposent le reporter à d'autres dangers qu'à ceux qu'il décrit — sur le papier.

Le reporter méticuleux

Rien ne doit lui échapper : armes, costumes, physionomies, il décrit tout comme s'il l'avait examiné à la loupe plusieurs heures durant. Il sera le Meissonnier des correspondants et enverra à son journal de petits tableaux dans ce genre :

guerre se voit prier respectueusement de se taire par un ministre de la République, — il l'envoie carrément promener et le traite en petit garçon du haut de sa grandeur.

Ce double exemple devrait servir de leçon et d'enseignement pour qu'on ne recommençât plus de pareilles étourderies, — car, il serait ridicule que la République ne sût pas se faire respecter aussi bien qu'un roi en disponibilité.

Il est d'autant plus nécessaire, d'autant plus indispensable de relever ce sentiment de respect, que l'insolence devient contagieuse chez les subordonnés du gouvernement. — S'autorisant de l'exemple de Nos Seigneurs les évêques, il n'est pas de fonctionnaire subalterne qui ne prétende à son tour rabrouer les ministres et laver la tête aux membres du gouvernement républicain.

Nous lisons l'autre jour la lettre stupéfiante écrite au garde des sceaux par un substitut changé de résidence.

De semblables polissonneries se produiraient-elles, si des subalternes infimes se sentaient précédés et autorisés dans la voie de l'insolence par les hauts dignitaires de l'Eglise ?

Que M. Martel considère maintenant où aboutissent ses irrésolutions et ses faiblesses.

Elles aboutissent aux diatribes des journaux qu'inspirent les évêques ultramontains ; elles aboutissent aux injures publiques d'un galopin égaré dans la magistrature.

Que cela continue et le dernier des bedeaux de sacristie, le dernier des concierges de palais-de-justice ne se gênera plus pour épancher sa bile ou ses invectives contre un garde des sceaux débonnaire, qui ne sait pas clouer la bouche aux manants.

Il serait temps d'aviser cependant ; — si M. Martel, en homme peu susceptible, s'accroche pour lui de ces manquements, il devrait réfléchir qu'il n'est pas seul en cause et qu'il a à défendre la dignité de sa haute fonction aussi bien contre les impertinences des prélats cléricaux que contre les polissonneries des substituts bonapartistes.

Les Mystères du duc Decazes

Notre ministre des affaires étrangères est décidément l'homme le plus mystérieux qui soit au monde.

Il ne permet pas qu'on l'interroge de près ni de loin ; il garde ses dépêches dans son portefeuille avec le soin jaloux du dragon des Hespérides, et la seule pensée qu'on pourrait lui adresser la moindre question le met dans des fureurs bleues.

Tous les journaux ont reproduit une correspondance de la *Gironde*, journal officieux, d'après laquelle le duc Decazes aurait déclaré nettement qu'il serait d'une suprême maladresse de lui poser le plus petit point d'interrogation touchant le conflit oriental.

Pourquoi et quel est donc ce mystère ? comme on chante à l'Opéra-Comique.

Où serait l'inconvénient de venir déclarer hautement à la tribune les intentions ultrapacifiques de la France et sa résolution for-

« J'ai vu défiler aujourd'hui le troisième régiment de cosaques. Le temps et l'espace me manquent pour vous envoyer la description exacte des cinq cent cinquante hommes qui le composent. Aussi, me bornerai-je au colonel. »

« Cet officier supérieur peut avoir de quarante-cinq à quarante-six ans. Ses cheveux sont grisonnants et sa barbe rousse. Ses yeux ont un clignotement particulier et j'ai remarqué sur sa narine gauche un pois-chiche qui produit un assez drôle d'effet. »

« Le costume se compose d'un pantalon vert foncé sans bretelles et d'une tunique avec dix-huit boutons sur la poitrine et trois coutures dans le dos... »

Le reporter méticuleux n'a pas besoin de se fatiguer, on le comprend, pour recueillir ses observations et buriner ses portraits. Un album de costumes militaires lui suffira amplement comme érudition ; quant aux figures de généraux et d'officiers quelconques, il n'y a aucun inconvénient à les dessiner de chic, attendu que pas un lecteur n'ira vérifier si tel colonel a un pois-chiche sur le nez, ou tel général un oignon au pied gauche.

Le reporter mélancolique

Amour et mystère ! Le reporter mélancolique désireux de plaire aux dames, passera son temps à raconter des histoires galantes. A Jassi, il soupirera pour une tendre Moldave ; à Bucharest, il enflammera le cœur d'une séduisante Valaque, et les Caucasiennes les plus revêches seront obligées de capituler devant ce don Juan du reportage. Qu'on ne le laisse pas aller jusqu'à Constantinople, il enlèverait le harem tout entier !

Le correspondant mélancolique pourra ainsi confectionner une demi-douzaine de petits romans intimes, saupoudrés de couleur locale, et qui se recommanderont aux lectrices sensibles.

melle de ne pas mettre le bout du doigt seulement dans la bagarre turco-russe ?

Tous ces diplomates ont vraiment des susceptibilités étranges et des scrupules bizarres. On dirait, à les en croire, qu'ils ne peuvent travailler que dans l'ombre ; la lumière les effraye et ils croient tout perdu si le moindre coup de soleil pénètre dans leurs dossiers et dans leurs archives.

Déjà, on se rappelle qu'une difficulté survint à ce sujet avec M. Jules Simon, président du Conseil. Le duc Decazes, pratiquant cette renversante théorie que les dépêches diplomatiques sont sa propriété et son bien, voulait les soustraire aux regards du chef du cabinet.

Aujourd'hui, nous voyons reparaître cette prétention incroyable à l'endroit de la représentation nationale. On veut continuer ce petit système de cachotteries et de dessous de cartes.

M. Decazes devrait savoir pourtant que ces procédés n'ont jamais rien produit de bon ; il devrait se rappeler notamment que, sans les dissimulations coupables du duc de Grammont et les tromperies indignes des ministres de l'empire, la guerre n'aurait pas été déclarée à l'Allemagne en 1870, ce qui nous permettrait de compter Metz et Strasbourg au nombre des villes françaises.

Assurément, nous ne voulons pas faire de comparaison et nous sommes loin d'accuser le duc Decazes des supercheries criminelles de ses prédécesseurs... Mais alors, pourquoi cacher, pourquoi dissimuler ?

La France n'a-t-elle pas intérêt, au contraire, à connaître l'état de ses relations avec les puissances européennes ?

N'a-t-elle pas intérêt à déclarer au grand jour ses intentions et ses projets ?

Plus nous apporterons de franchise, de loyauté et de netteté dans notre attitude, plus nous inspirerons de confiance à nos voisins, plus nous éloignerons la possibilité du moindre conflit.

Ce sont là des vérités de La Palisse que nous avons presque honte d'imprimer, mais ne le faut-il pas, puisque nos habiles hommes d'Etat ne veulent pas les comprendre et se réfugient dans les errements d'une diplomatie surannée qui n'a produit que des maladresses et des désastres ?

Parbleu, nous n'exigeons pas que le ministre des affaires étrangères transmette, heure par heure, à nos députés, toutes les communications qu'il reçoit du télégraphe, — mais seulement qu'il ne transforme pas son ministère en une sorte de cabinet noir fermé aux humbles mortels ;

Qu'il ne réponde pas aux députés qui se croient autorisés à lui demander des renseignements précis sur nos relations internationales : « Cela ne vous regarde pas ! »

Cela nous regarde tous, au contraire, quand un peuple a perdu deux provinces, dix milliards pour n'avoir pas lu d'assez près les dépêches Benedetti, M. le duc Decazes devrait comprendre qu'il a de bonnes raisons d'être curieux.

FEUILLES VOLANTES

Cela ne pouvait manquer : le mouvement préfectoral, malgré sa bénignité exceptionnelle, a donné lieu, pour la cinquantième fois, à la comédie des fonctionnaires récalcitrants.

M. de Waru, sous préfet de Sedan, transporté ailleurs, refuse sa nouvelle destination

Le correspondant blessé

Très recherché ! Excessivement recherché ! Il n'y a pas de meilleure réclame pour un journal à sensation. Avec un correspondant blessé, le tirage peut monter de dix mille. Songez donc ! Le récit de la lutte où il fut blessé, le transport à l'ambulance, le pansement, les bulletins de santé.

« Nous avons le plaisir d'annoncer que notre cher correspondant va un peu mieux ; il a pu se lever hier et boire une demi-tasse de bouillon de poulet. »

« Notre correspondant nous écrit du seul bras qu'il a de libre le récit émouvant de ses combats. »

« Demain, nous donnerons la photographie de la balle qui a atteint notre correspondant au-dessous de l'omoplate. »

Quelle mine précieuse de télégrammes, de lettres, de nouvelles, d'épisodes, etc. !

Ah ! si les reporters avaient du dévouement, ils se feraient tous casser les os pour être agréables à leur rédacteur en chef.

Nota. — Dix fois sur neuf, les blessures de reporters sont sans la moindre gravité. Ce n'est pas une balle qu'on extrait de leur épaule, mais une molaire qu'ils extirpent de la naïveté des lecteurs.

Le correspondant véridique

Impossible d'en parler, — nous ne le connaissons pas.

L. LECLAIR.

et préfère rentrer dans sa famille que de changer d'air.

Cette incartade est exploitée, bien entendu, par l'opposition réactionnaire qui s'empresse de faire ressortir, avec force commentaires, « l'affront », le « camouflet », la « leçon » infligés par un simple sous-préfet au ministre de l'intérieur.

Eh bien, si camouflet il y a, nous nous permettrons de dire que M. Jules Simon ne l'a pas volé, attendu que rien n'était plus simple que de couper court à ces inconvenances, en révoquant M. de Waru, — avant la lettre.

Depuis tantôt deux ans que l'on se livre à des mouvements préfectoraux tous les quinze jours, il est connu et prouvé que certains fonctionnaires monarchistes n'attendent que cette occasion de faire un petit coup d'éclat et de jeter leur démission à la tête du ministre qui se permet de les transborder d'une ville à une autre.

Or, il suffirait, nous l'avons dit déjà, il suffirait, pour éviter ces algarades calculées, d'adresser à chaque préfet ou sous-préfet devant être déplacé, le petit billet que voici :

« Monsieur, j'ai l'intention de vous envoyer de Quimper à Brives, ou de Castelnaudary à Saint-Flour. Acceptez-vous ce changement ? Répondez par le retour du courrier, s'il vous plaît. »

Si le sous-préfet répond oui, rien de mieux et tout marche sur des roulettes.

S'il répond non, on le révoque et tout est dit.

C'est pas plus malin que cela, et nous ne comprenons pas qu'un homme aussi habile que le président du Conseil ne se soit pas encore avisé de ce moyen facile d'étouffer dans l'œuf les impertinences de M. de Waru et de ses congénères.

Le martyr de M. de Cassagnac est consommé ! Deux mois de prison et deux mille francs d'amende devant la police correctionnelle ; deux mois de prison et deux mille francs d'amende devant la cour d'assises ! Total : quatre mois de prison et quatre mille francs d'amende.

Il n'en faut pas davantage pour exciter les lamentations des confrères bonapartistes et réactionnaires qui depuis une semaine ne cessent de s'apitoyer et de verser des larmes sur le sort de l'infortuné Paul !

Nous n'aimons pas les procès de presse, en général, et nous serions tout disposé à rembourser de quelques compliments de condoléance la paille humide sur laquelle va pourrir cet intéressant jeune homme, s'il n'avait pris soin d'étouffer par avance toute commémoration dans le cœur des républicains, par ses dénonciations aussi odieuses que malpropres.

Au lieu de songer à se défendre lui-même, en effet, M. Paul de Cassagnac n'a eu d'autre préoccupation que d'attaquer les autres, et sa plaidoirie n'a été qu'une longue diatribe contre les journaux républicains dont il ne voyait pas les rédacteurs assis à ces côtés.

Pourquoi ne poursuivez-vous pas le Radical qui a dit ça ?

Pourquoi ne condamnez-vous pas le Bien public qui a imprimé ceci ?

Pourquoi laissez-vous impuni cet article du Rappel ou de la Marseillaise ?

Et à chaque dénonciation, à chaque citation, M. le procureur général Lingard de Lefebvre répondait complaisamment :

— Soyez tranquille, M. de Cassagnac, on poursuivra ! Ne vous inquiétez pas, l'instruction est déjà commencée, et nous prenons bonne note de vos renseignements, etc.

Il faut avouer qu'une pareille attitude de la part d'un journaliste poursuivi est profondément étonnante, et si l'accusé se transforme, vis-à-vis de ses confrères, en dénonciateur public et en policier de bas étage, il ne saurait prétendre à la moindre sympathie, ni à la plus petite marque d'estime. On pourrait plaindre l'écrivain, mais on ne doit que mépriser le mouchard.

La conférence de Jules Favre à l'Alcazar avait attiré dimanche une foule considérable empressée d'entendre notre grand orateur républicain.

A la même heure, la représentation organisée au Grand-Théâtre, au profit des Cercles catholiques se passait devant des banquettes absolument vierges de spectateurs.

Et cependant les cléricaux fervents ne manquent pas à Lyon, mais il paraît que cette ferveur s'arrête au gousset.

On fait bien de la propagande gratuite, on écrit bien dans les journaux, on signe bien des pétitions, on injurie bien la République, tout cela ne coûte pas un centime.

Mais qu'il s'agisse de déboursier vingt francs pour un fauteuil ou cent francs pour une loge..., serviteur ! plus personne !

Mgr de la Tour-d'Auvergne, archevêque de Bourges, est dans un grand embarras.

Neuf jeunes filles de son diocèse, habitant la commune de Vailly-sur-Sauldre, se sont vu refuser publiquement la communion pascale par le curé de leur paroisse.

Pourquoi ? Parce qu'elles s'étaient permis de danser le jour de la M-Carême, à un bal donné au profit des pauvres, sous le patronage du maire.

Ce bal déplaisait au curé, et il s'est vengé en excommuniant à sa façon nos coupables valseuses.

Ces malheureuses, indignées d'un affront aussi grave, ont adressé une supplique à l'archevêque de Bourges, pour demander justice de ce procédé inouï.

Que fera l'Archevêque ? Donnera-t-il raison à son curé ! Ecouterait-il les jeunes filles ? Toute la sagesse de Salomon ne serait pas de reste pour résoudre ce cas difficile.

Il est assez curieux de voir dans tous les cas où peut mener l'excès du cléricisme fanatique et bête : de pauvres villageoises qui ont une polka sur la conscience se voient exclues d'un sacrement que l'on ne refusera ni à Billoir, qui a découpé sa femme, ni à Moyaux, qui a assassiné sa fille.

Drôle de morale et drôle de curé !

L'empereur de Russie s'est fait opérer de la pierre avant de partir pour Kichenoff.

— Savez-vous pourquoi, disait un mauvais plaisant ?

— Non.

— C'est parce qu'il ne veut que l'on puisse dire qu'il a déclaré la guerre avec de mauvais calculs.

ZÈDE.

LES RIMES IRONIQUES

Pendant que l'Europe s'apprête à en venir aux mains, il y a grâce à Dieu des hommes privilégiés qui ne se laissent troubler dans leur sérénité, ni par le bruit des canons, ni par les fanfares guerrières, ni par les cris de mort qui nous arrivent des bords du Danube.

Ce sont les poètes.

Au milieu du fracas universel, leur Muse tranquille et souriante continue à murmurer à leur oreille des chants gracieux et des strophes sonores. Ne vous étonnez donc pas, si vous voyez paraître prochainement une nouvelle œuvre de notre cher poète lyonnais Josephin Souliard.

Les Rimes Ironiques, tel est le titre prédestiné que portera ce volume imprimé chez Perrin et qui par conséquent unira la perfection de la forme à la perfection du fond.

Les Rimes Ironiques, ne s'appliquent bien entendu qu'à l'ironie des choses, et la première de ces ironies sera de publier un recueil de poésies délicates et de fines pensées enchaînées dans des vers artistiquement ciselés, alors que la violence brutale et la rage de destruction poussent l'Orient et l'Occident dans une mêlée sanglante.

Mais bah ! laissons passer ces réveils de sauvagerie n'ont qu'un temps, et quand l'écho du dernier coup de canon se sera répercuté dans les gorges des Balkans, nous relirons encore les Rimes Ironiques comme nous relisons les Ephémères, les Figulines, les Mouches d'Or, toutes ces productions mélancoliques ou railleuses, qui derrière leur rempart fragile de papier de Chine se rient du sabre et de la mitraille.

BATAILLE

C'est fait ! le Pruth est franchi ; la conférence est morte, le protocole est enterré, les diplomates ont bouclé leur valise, et le palais de l'ambassade russe à Constantinople porte cette inscription significative :

A louer pour cause de déménagement !

Dans un camp comme dans l'autre, l'empereur et le sultan ont fait leur proclamation de guerre, invoqué le Dieu des armées, aspergé d'eau bénite leur poudre à canon, et il ne s'agit plus que de se rencontrer à distance convenable pour s'écharper mutuellement.

Aussi bien, puisque tout cela devait finir ainsi, puisque le nœud gordien de la question d'Orient ne pouvait être délié qu'à la pointe du sabre, mieux vaut aujourd'hui que demain ; mieux vaut trancher les choses nettement que de patauger éternellement dans les ornières diplomatiques, à la suite de quelques hommes d'Etat, dont l'unique préoccupation est de se carotter les uns les autres.

Car ne vous y trompez pas, si cette diplomatie boîteuse et louche l'avait voulu sérieusement, le conflit aurait pu être évité, et il n'aurait pas été nécessaire pour résoudre le différend, de faire massacrer deux ou trois cent mille pauvres diables qui n'en peuvent mais.

Si l'Angleterre et l'Allemagne jouant franc jeu eussent fait dire au sultan par leurs chargés d'affaires : Mon cher monsieur, acceptez le protocole ou nous vous abandonnons à vos créanciers et aux cosaques...

Il est hors de doute que le gouvernement ottoman ruiné jusqu'à la corde, dans l'impossibilité matérielle de payer le pain de ses soldats et l'avoine de ses chevaux, aurait accédé à toutes les conditions et à toutes les réformes exigées, pourvu qu'on lui laissât la vie sauve.

Mais non, il existe évidemment un dessous de cartes, et pour que les Turcs, qui n'ont jamais pu venir à bout de quelques milliers de Monténégrins, aillent se heurter au colosse russe, il faut qu'ils se sentent épaulés et soutenus.

— Quel est le protecteur inconnu ?

Est-ce l'argent anglais, est-ce le sabre prussien ?

Nous le saurons bientôt. Dès la première bataille, si les Turcs sont écrasés, comme cela semble probable, nous verrons surgir une intervention de Londres ou de Berlin qui jettera un peu de lumière sur la situation.

Dans tous les cas, aujourd'hui que le fer est engagé, aujourd'hui que les habits brodés des ambassadeurs ont disparu devant les capotes russes, et que le tapis vert est remplacé par le champ de bataille, nous pensons qu'il faut pousser les choses à bout, en finir une bonne fois avec cette sempiternelle question d'Orient et se garder des replâtrages illusoire qui coûtent à l'Europe un demi-million d'hommes tous les vingt ans.

Les peuples sont généreux sans doute, mais ils n'ont pas les moyens de se ruiner et de s'entraîner périodiquement pour l'ambition de leurs souverains et les sottises de leurs ministres.

Quand on pense qu'en 1855, cette même question d'Orient a fait massacrer trois cent mille hommes devant Sébastopol, et dépenser trois ou quatre milliards à l'Europe, sans que ces prodigalités de sang et d'argent aient servi à rien ; quand on réfléchit que quatre grandes nations : la France, la Russie, la Turquie et l'Angleterre sont venues s'entregorger autour d'une place forte, pour laisser une situation aussi troublée, aussi embrouillée qu'avant ces mitraillades et ces massacres, il nous semble que ces souvenirs lugubres doivent enlever aux belligérants l'envie de recommencer ces folies sanguinaires et stériles.

Battez-vous parbleu, puisque cette rage vous tient au cœur et à la gorge, mais au moins battez-vous pour quelque chose ; battez-vous pour un résultat pratique et appréciable ! Ne poussez pas la férocity et la niaiserie jusqu'à vous tuer sans un but déterminé et par amour de l'art !

Il faut qu'après ces catastrophes lamentables où vont s'accumuler tant de morts et tant de ruines, où vont s'engloutir tant d'existences et tant de fortunes, nous ayons l'espérance d'une tranquillité assurée, d'une paix définitive qui ne soit pas troublée par la menace perpétuelle d'un nouveau conflit.

Que les Turcs chassés de l'Europe soient refoulés et parqués en Asie ; que les principautés Danubiennes soient constituées en état indépendant et neutre ; que Constantinople devienne le siège d'un gouvernement autonome sous le protectorat de l'Europe ; — il nous est impossible de prévoir dès à présent les solutions plus ou moins pratiques, plus ou moins bizarres qui peuvent sortir de la mêlée turco-russe.

Tout ce que nous demandons, encore un coup, c'est que l'on ne se sabre pas, c'est que l'on ne se mitraille pas en pure perte ; c'est que toutes ces vies sacrifiées, tout ce sang répandu ne soient pas inféconds.

Jusqu'à présent les guerres d'Orient n'ont été que le prélude d'autres guerres ; que celle-là du moins soit la dernière, si l'on ne veut attendre pour pacifier la presqu'île des Balkans l'extermination complète des chrétiens et des Turcs.

Cette fois la tâche serait aisée, et la diplomatie n'aurait qu'un article très-simple à libeller :

« La Turquie d'Europe et les provinces qui en dépendent sont transformées en cimetière. »

CHEZ LE VOISIN

BRIOUDE. — D'honorables citoyens de cette ville ont signé, au nombre de 300, une pétition pour le retour des Chambres à Paris. Là-dessus, grande gaieté des petits farceurs qui expectorent dans les journaux bien pensants. Ecoutez d'ici leurs gloussements : « Brioude ! où ça, Brioude ? où prenez-vous Brioude ! qu'on me serve Brioude sur un plateau ! etc. » il y en a aussi long que le nez de Cassagnac après sa condamnation.

Ah ! ça, mais, bonnes gens, qui donc le premier a lancé l'idée de Versailles capitale ? Un certain de Ravinel sorti d'un port de mer cent fois plus ignoré que Brioude. Les citoyens de Brioude ont donc bien

le droit de donner leur avis, autant et plus que le belge Francis Magnard. Et il faut être abonné à la Défense pour ne pas comprendre que Paris, étant appelé à redevenir, de par l'exposition de 1878, la capitale du monde, a peut-être quelque droit à redevenir en même temps capitale de la France.

NEVERS. — On a le regret d'annoncer que M. Thomas Casimir n'a pas mis au monde de nouvelle circulaire. Pour le moment, les paris sont ouverts sur la question de savoir si Monseigneur a expédié sa dernière élocubration en franchise postale, ou en affranchissant comme ferait un simple mortel.

La sybilline agence Havas annonce *urbi et orbi* que l'évêque s'est ruiné en timbres-poste. Il est question de prélever quelque chose sur le denier de Saint-Pierre pour le couvrir de ses frais.

Au contraire, l'adjoint au maire de Luzy, qui a riposté trop poliment à ce prélat Don Quichotte, affirme que la circulaire lui est parvenue en franchise, comme tous les documents administratifs.

Agence Havas, ma mie ! Arbore tes béciles et tâche de découvrir la vérité. Quant au public, peu lui importe en vérité que M. de Nevers ait orné ou non sa circulaire d'un timbre-poste, mais il trouve que c'est déjà beaucoup trop d'avoir osé l'écrire.

FOIX. — Il y avait longtemps — trois semaines au moins — qu'on n'avait eu à signaler d'étoile filante dans le ciel bonapartiste. Le trésorier-payeur général de l'Ariège, gendre d'un sénateur bonapartiste de la Gironde, et nommé par l'ordre moral, vient de mourir en laissant un déficit qui se chiffre par la bagatelle de 600,000 fr. Une misère, quoi ! en comparaison de ce que le parti a coûté à la France. Mais enfin les propriétaires ariégeois aimeraient tout autant avoir leurs épargnes dans leurs poches, tandis que...

Et vous verrez que demain la feuille de M. de Villemessant rééditera l'axiome connu : « Tous les voleurs sont républicains ! » Mais il semble qu'on peut bien leur répondre à ces « honnêtes gens de l'ordre moral » : Des voleurs ! après vous s'il en reste !

THÉÂTRE

GRAND-THÉÂTRE. — Admirez un peu cette merveilleuse habileté de feu la direction Senterre ; nous disons *feu*, car ses heures sont à présent comptées et deux ou trois soirées nous séparent du moment où elle disparaîtra sans retour de notre horizon théâtral. Après nous avoir saturés sept mois et demi de toutes les vieilleries du répertoire, des ouvrages les plus usés, on monte *Carmen*, un opéra nouveau, juste quinze jours avant la clôture de la campagne, et, le 25 avril, on reprend *L'Africaine*, à l'instant de plier bagages. *L'Africaine*, qui eût presque toujours cette heureuse destinée de faire recette et qui, par la puissance du souvenir des interprétations d'autrefois, possède le don d'attirer quelque foule.

Ce n'est pas que cette maladresse de donner une œuvre à succès précisément quand on ne pourra plus la jouer, déplaît trop aux Lyonnais, au contraire : attendu que leur regret le plus vif serait que M. Senterre, qui emporte leurs sincères bénédictions, emportât le moins possible de leur argent. Quant à *L'Africaine*, ils la connaissent par cœur, et si l'œuvre de Meyerbeer doit encore leur procurer quelques jouissances musicales et leur faire prendre le chemin du Grand-Théâtre, mieux vaut que ce soit au profit d'un directeur sympathique et dont on n'aura nul repentir de remplir la caisse.

Nous ne surprendrons aucun des spectateurs ayant assisté, mercredi, à la représentation de cette *Africaine* en affirmant que son exécution a, dans l'ensemble, énormément laissé à désirer. L'orchestre a eu des défaillances sans nombre, les chœurs ont déraillé souvent, du côté des dames surtout, et la Marche indienne a été une cacophonie de jambes et de bras rappelant d'une façon très-vague les ballets précédents qui, pourtant... C'était bien la peine de faire relâche mardi, sous prétexte de répétition générale.

En passant de l'ensemble aux détails, disons que M. Delabranche, légèrement déroulé au premier acte qu'il a chanté avec quelques accords, s'est relevé aux suivants, notamment au quatrième, sans cependant oublier de forcer la note et de crier dans certains passages. M. Delabranche abuse de ce qu'il est en voix, c'est et ce sera toujours un de ses défauts capitaux. Il est vrai qu'aujourd'hui tant de ténors sont privés de voix, qu'on peut l'excuser d'en donner pour les autres.

M^{lle} Montoya achevant de doubler une falcon n'ayant pas existé, est tout doucement arrivée au bout de son rôle de Selika, sans erreurs trop graves, grâce à un excellent souffleur, M. Monras, qui lui indiquait ses attaques et la remettait dans le ton autant qu'il était nécessaire, et c'était souvent.

M^{lle} Galli (Inès) a fait plaisir et donné quelque relief au beau final du deuxième acte.

Un nouveau baryton — est-ce bien le dernier de la saison, qui sait ! — était chargé du personnage de Nélusko. M. Devriès, frère de M^{mes} Jeanne et Fidès Devriès n'a point encore acquis la réputation de ses sœurs. Artiste très-jeune, débutant au théâtre, son organe nous paraît bien mince pour lui permettre d'aborder le grand opéra. Sa voix étranglée manque de timbre, de force et d'ampleur ; elle dépasse à peine l'orchestre. Nous nous abstenons de juger le talent de M. Devriès, qui n'a point trop mal joué et chanté, mais il convient d'ajouter que le rôle de Nélusko est un de ceux qui portent et dans lequel un baryton échoue rarement.

Les gazettes nous ont appris que les habitants de Liège, en témoignage de la satisfaction qu'ils ont éprouvée en entendant M. Devriès, lui ont fait cadeau d'un revolver, produit de leur industrie locale. Il est douteux que cet artiste recueille des marques aussi palpables de ses représentations ici, d'abord parce que son apparition sera très-courte, ensuite parce que son succès a été aussi léger que sa voix.

Lundi soir, clôture des exercices de M. Senterre et déménagement dudit Grand-Théâtre.

Ouf !

G. LAURENT.

Dimanche 29 avril, à une heure 1/2, doit avoir lieu dans la salle du Casino, une matinée musicale organisée par la société l'Union Chorale, sous l'habile direction de M. Jansenne.

Pour les articles non signés, l'administrateur-gérant,

A. ALRICY.

1878. — Imprimerie LAFAYETTE, A. ALRICY, successeur.
